

---

POUR LE PREMIER DIMANCHE  
APRÈS L'ÉPIPHANIE.

*Sur l'Éducation.*

Jesus proficiebat sapientiâ & ætate & gratia apud Deum & homines. *Jésus croissoit en sagesse, en âge & en grace devant Dieu & devant les hommes.* Luc. 2. 52.

C'EST-A-DIRE, mes Freres, que la grace & la vérité dont ce divin enfant renfermoit en lui-même la plénitude, éclatoient au-dehors dans ses paroles & ses actions, à mesure qu'il avançoit en âge. C'est-à-dire, qu'il développoit peu à peu aux yeux des hommes, les trésors de la sagesse & de la science qui étoient cachés en lui. Heureux les peres & meres aux enfans desquels on peut appliquer ces paroles de notre Evangile ! mais cette sagesse qui fut toute entiere en Jésus-Christ dès l'instant de sa conception, ne sauroit être dans les enfans que le fruit des lumieres & de l'expérience qu'ils acquierent ; le fruit sur tout de l'éducation qu'on doit leur donner, & de laquelle je vais vous entretenir aujourd'hui. Vous faites déjà sans doute cette triste réflexion, que les enfans, au lieu de croître en sagesse,

2. Dom. Tome I.

I

croissent en malice; que la raison semble ne se développer chez eux que pour leur faire perdre l'innocence, & qu'en avançant en âge, ils deviennent presque toujours moins raisonnables, moins hommes. Vous l'avez dit; cela n'est malheureusement que trop vrai: mais il est vrai aussi que c'est-là ordinairement l'effet de la mauvaise éducation qu'ils reçoivent; & il est infiniment à craindre que la plupart des peres ne soient reprouvés devant Dieu pour cette raison. Ce qui paroît certain, c'est que la mauvaise éducation est la principale cause de la corruption des mœurs, des défordres qui regnent dans toutes les conditions, & des chagrins que les enfans donnent à leurs peres. De-là nous pouvons conclure d'abord, mes chers Paroissiens, que l'éducation des enfans est de la plus grande importance; après quoi nous nous examinerons en quoi il faut la faire consister.

#### P R E M I E R E R É F L E X I O N.

SOIT que vous considérez, mes Freres, l'avantage personnel de vos enfans, soit que vous fassiez attention au bien général de la société dont ils doivent être les membres: soit que vous envisagiez votre propre satisfaction, vous sentirez que rien au monde n'est plus essentiel que de les élever comme il faut, & premierement pour eux-mêmes.

Sans doute que vous êtes obligés non-seulement de nourrir vos enfans, de veiller à leur conservation & à leur santé, mais encore de les établir suivant leur état & vos facultés, à quoi il n'est pas, ou du moins il ne devrait pas être nécessaire de vous exhorter; la nature seule vous y porte, nous trouvons dans les animaux eux-mêmes, les images les plus touchantes de la tendresse que les peres & meres doivent à leurs enfans; & nous sommes indignés quand nous voyons certains d'entre vous consumer en folles & criminelles dépenses, un bien dont on peut dire dans un sens que vous n'êtes pas les maîtres, mais seulement les économes depuis que vous avez mis des enfans au monde. Misérable, qui passez le Dimanche & les Fêtes, souvent une partie de la semaine à vous divertir, à boire, à vous enivrer, pendant que les vôtres meurent de faim, & manquent de tout; falloir-il leur donner la vie pour la leur rendre ensuite si malheureuse? Et vous, mes Freres, qui donnant dans l'extrémité opposée, faites servir vos enfans de prétexte à votre avarice, & négligez totalement votre salut pour vos affaires temporelles; Dieu veuille que ces mêmes enfans ne vous maudissent pas un jour dans les enfers, pour avoir reçu de vous un héritage qui ait été en bonne partie, le fruit de l'injustice & de vos rapines. Mais ce n'est pas là précisément de quoi il s'agit,

ou plutôt ce que nous pourrions dire sur cet article se trouve renfermé dans les réflexions que nous allons faire ; plaise à Dieu qu'elles ne vous soient pas inutiles,

Lorsque nous faisons devant Dieu la revue des ames que sa Providence a confiées à nos soins , rien ne nous touche davantage que cette troupe d'enfans & de jeunes personnes qui depuis cinq ou six ans jusqu'à dix huit ou vingt composent la principale portion de notre troupeau. Pauvres enfans , me dis-je souvent à moi-même , vous avez apporté du sein de vos meres le germe de tous les vices , & je vois avec douleur ce malheureux germe se développer sensiblement à mesure que vous avancez en âge. Vos mauvaises inclinations grandissent avec vous , & il me semble voir une pépiniere d'arbres dont les uns ne porteront que des feuilles, les autres ne donneront que de mauvais fruits. Ceux-ci produiront des épines , ceux là n'auront qu'une forme tortueuse & désagréable. C'est de là que sortiront un jour les ivrognes , les impudiques , les vindicatifs , les avarès , les usuriers , les voleurs , les brutaux , les blasphémateurs , les impies. C'est-là ce qui perpétuera dans ma Paroisse la génération des pécheurs, dont la conduite m'abreuve de fiel & me couvre de confusion.

Et que me répondront-ils pour la plupart lorsque je les exhorterai à quitter leurs mé-

chantes habitudes ? Ce que répondent aujourd'hui les peres : qu'ils sont malheureusement ainsi faits, que l'habitude du mal est devenue chez eux comme une seconde nature ; qu'ils voudroient bien ne pas être ce qu'ils sont ; mais qu'il n'est point en leur pouvoir de se refondre. Que s'il leur étoit possible de renaître & de revenir sur leurs pas, il y a une infinité de choses qu'ils ont faites & qu'ils ne feroient point, une infinité d'autres qu'ils n'ont pas faites & qu'ils feroient : que la jeunesse est aveugle, qu'elle est à plaindre quand on ne la redresse point dans ses voies, & qu'on ne sauroit lui rendre un plus grand service que de reprendre ses inclinations vicieuses. Que la bonne éducation vaut mieux que les richesses, parce que le fruit ordinaire d'une bonne éducation est la vertu, & que les plus grandes richesses n'ont rien qui puisse entrer en comparaison avec la vertu & les avantages qu'elle nous procure.

Voilà ce que disent ou pensent intérieurement, ceux-là même qui sont le plus abandonnés à leurs passions ; à moins qu'ils n'aient le cœur corrompu au point de dire sérieusement, je ne voudrois point être différent de ce que je suis, ce qui est rare & peut-être impossible. Non : il n'est d'homme si méchant qui, faisant réflexion sur les défordres de sa vie, ne voulût avoir suivi dès sa jeunesse une route différente, qui n'en-

vie secrètement le bonheur de ceux qui se font accoutumés dès leur bas âge à porter le joug de la vertu, laquelle est seule un bien solide & vraiment digne d'être recherché, le seul qui puisse nous tenir lieu de tous les autres, & sans lequel tous les autres ne sont rien.

Et en effet que deviendront vos enfans avec tous ces biens fragiles que vous leur amassez, si la sagesse sans laquelle on ne sauroit être vraiment heureux ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre, est le seul héritage que vous ne leur laissiez point en les quittant : s'ils sont avares, ils meneront une vie misérable : quoi de plus misérable qu'un homme qui ayant de l'or & de l'argent dans son coffre, n'ose pas plus y toucher que s'il ne lui appartenait point, ou n'y touche qu'en tremblant, & comme à une chose sacrée. S'ils sont prodigues ils se ruineront ; s'ils ne sont pas laborieux, la pauvreté, dit l'Esprit-Saint, viendra fondre sur eux comme un voleur, ou l'oisiveté sera chez eux la source de tous les vices. S'ils sont bouffis d'orgueil, ils tomberont dans l'humiliation, parce que le Seigneur a dit qu'il humilieroit les superbes, & qu'en effet il les humilie toujours de maniere ou d'autre. S'ils sont jaloux & envieux, tout les inquiétera. S'ils sont colères & vindicatifs, ils ne passeront rien à personne, & personne par conséquent ne voudra rien leur passer. S'ils.

ont une mauvaise langue, on les haïra ; s'ils sont menteurs, on les méprisera ; s'ils sont ivrognes, on les montrera au doigt ; s'ils sont libertins, ils perdront leur bien, leur réputation, leur santé peut-être, leur vie à la fleur de l'âge ; & tout cela, indépendamment de l'enfer où les passions nous conduisent presque infailliblement, lorsque nous n'avons pas eu soin de les reprimer de bonne heure. Que de malheurs ! & la bonne éducation les prévient tous. Tel qui auroit été un démon est un ange, parce qu'il a été bien élevé ; tel qui auroit été un ange est un démon, parce qu'il l'a été mal : ô le grand trésor ! ô le trésor inestimable qu'une bonne éducation ! Heureux, & mille fois heureux Les enfans à qui on la donne !

Et ne dites pas, mes Freres, qu'ils se corrigeront & se perfectionneront eux-mêmes avec le tems. Dites plutôt avec le Saint-Esprit, que le jeune homme qui a commencé à suivre une certaine route, ne la quittera pas même dans sa vieillesse. Un arbre ne conserve-t-il pas toujours le pli qu'on lui a donné ou laissé prendre quand il étoit jeune ? Qui est-ce qui ne sçait point par sa propre expérience, qu'il est extrêmement difficile & presque impossible de rompre les mauvaises habitudes que l'on a contractées dans sa jeunesse ; & que la pratique de la vertu, au contraire, ne coûte presque rien à celui qui s'y est accoutumé dès son bas âge ?

I IV.

Mais on trouve quelquefois de mauvais sujets qui ont reçu néanmoins une éducation excellente ; & l'on trouve des hommes très-vertueux , à qui l'on avoit donné une mauvaise éducation , ou qui n'en avoient reçu aucune. Il y a des ames bien nées qui se forment d'elles-mêmes ; il y a des caractères méchans , qui résistent à tout ; il y en a d'autres enfin , qui sans avoir un mauvais fond , oublient dans la suite les leçons de sagesse qu'on leur a données , & quittent le droit chemin dans lequel on les faisoit marcher quand ils étoient jeunes.

Et de-là que faut-il conclure ? Il faut naturellement conclure que si cette personne a tant de bonnes qualités & de vrai mérite, quoique l'on n'ait pas pris soin de sa jeunesse, elle auroit donc été un prodige de vertu , si à ce beau naturel on avoit joint une bonne éducation. Il faut conclure que si cet autre , malgré les peines que l'on s'est données pour lui former le cœur , n'est cependant qu'un mauvais sujet , il auroit donc été un monstre, si on l'avoit entièrement abandonné à lui-même. Il faut conclure enfin , que c'est-là une raison de plus pour donner à l'éducation des enfans toute l'attention possible. Si le fond est bon l'éducation fera des merveilles ; s'il est mauvais elle pourra le réformer , ou le rendre moins méchant. Si la semence de vertu que l'on jette dans ces jeunes ames , ne produit pas tous les fruits qu'on désire-

roit, elle en produit toujours quelqu'un : si ce n'est pas dans un tems, c'est dans un autre ; & sans insister davantage sur cet article, tout le monde convient que la bonne éducation est le plus grand trésor qu'un pere puisse laisser à ses enfans.

Mais il y a une chose à laquelle peu de personnes font toute l'attention qu'elle mérite. Ce seroit la matiere non pas d'un Prône, mais d'un gros livre. Je ne puis m'y arrêter qu'un instant, parce que dans un sujet aussi vaste il n'est pas possible de dire tout. Je me contenterai donc de vous observer en deux mots, mes Freres, que vos enfans appartiennent à l'État, qu'ils ne doivent pas seulement vivre pour eux-mêmes personnellement, mais pour la société dont ils sont membres, & dans laquelle ils occuperont une certaine place qui leur imposera certaines obligations, à quoi ils ne pourront manquer sans que la société en souffre.

Si tous les artisans étoient laborieux & fideles ; si tous les marchands avoient la vigilance & la probité en partage ; si tous les Magistrats étoient sçavans & intègres ; si les Avocats & les Procureurs ne travailloient que pour la justice & suivant la justice ; si tous les Militaires joignoient les bonnes mœurs à l'étude de leur métier ; si tous les Ecclésiastiques avoient des lumieres suffisantes & une piété solide, & en un mot, si chaque particulier dans l'état où il est pla-

cé, remplissoit exactement & constamment tous ses devoirs : n'est-il pas vrai que tout iroit bien , & n'est-il pas vrai aussi que c'est-là ordinairement le fruit d'une bonne éducation ?

On peut donc regarder les enfans comme autant de pierres, ou si vous voulez, comme autant de pieces qui doivent servir à la construction d'un grand édifice, & qu'il faut par conséquent tailler, couper, travailler, en leur donnant la forme ou la solidité qu'elles doivent avoir pour remplir utilement, exactement, & sans grimace, la place qui leur est destinée. Comme tous les défauts d'un édifice proviennent de ce que les différentes pieces qui le composent ne sont point travaillées, ou disposées comme il faudroit : ainsi, tous les désordres qui regnent dans la société, viennent de ce que les citoyens qui en sont les membres, n'occupent point la place qu'ils devroient occuper, occupent au contraire celle qu'ils ne devroient pas, ou n'y font point la figure qu'ils devroient y faire.

Ce seroit toujours un grand mal, si en manquant à vos devoirs, ou en les remplissant mal, vous ne faisiez tort qu'à vous seul; mais le prochain souffre nécessairement de votre négligence, ou de votre incapacité, comme il gagne toujours de manière ou d'autre, lorsque vous êtes tel que vous devez être & que vous remplissez exactement

toutes vos obligations. Cette réflexion bien approfondie suffit pour faire sentir aux peres & meres combien ils doivent être attentifs à examiner eux-mêmes la vraie vocation de leurs enfans. Quel est & jusqu'où s'étend le bien qu'ils font à la société quand ils lui donnent de bons sujets? Quel est & jusqu'où va le préjudice qu'ils lui portent, quand ils lui en donnent de mauvais?

Les fruits de la bonne éducation que vous donnez à cet enfant se multiplieront pour ainsi dire à l'infini, & vous en partagerez le mérite. S'il entre dans l'Eglise, les peuples vous seront redevables en quelque sorte, de tous les avantages que leur procurera son zèle, ses lumieres, ses bons exemples. S'il se marie, sa femme sera heureuse, ses enfans bien élevés, sa maison bien réglée. S'il prend le parti de la robe, vous aurez donné un protecteur à la veuve, un pere aux orphelins; vous aurez élevé un rempart contre l'injustice. Parcourez ainsi toutes les conditions & voyez vous-mêmes à combien de personnes vous rendez service en donnant une bonne éducation à vos enfans.

Les hommes vivans en société sont liés les uns aux autres par une infinité de rapports si nécessaires & si étroits, que les biens & les maux, les vices & les vertus sont en quelque sorte communs; je veux dire qu'un particulier ne scauroit être vicieux ou vertueux sans que la société en

souffre ou en retire quelqu'avantage ; & par conséquent, quiconque est vicieux n'est pas vicieux pour lui seul ; quiconque est vertueux , n'est pas vertueux pour lui seul , & dans aucun cas , il n'est pas vrai de dire cet homme-là ne fait tort qu'à lui-même , parce que nos vices de quelque espece qu'ils soient, nous rendent nécessairement moins parfaits, moins propres à remplir nos devoirs, moins utiles à la société. De sorte qu'elle souffre toujours de nos imperfections, soit par le mal que nous faisons positivement au prochain , soit par la privation du bien que nous pourrions lui faire , soit enfin parce que celui que nous faisons seroit encore meilleur fait , si nous n'avions pas tel ou tel vice , tel ou tel défaut. Vous faites donc du bien ou du mal à une infinité de personnes, suivant que vous donnez une bonne ou une mauvaise éducation à vos enfans.

De-là vient que l'Etat s'occupe de cet objet comme étant un des points les plus essentiels d'un sage gouvernement. De-là ce grand nombre d'écoles en tout genre , que la libéralité de nos Rois , ou le zele des particuliers ont fondées pour instruire & former la jeunesse. Ce sont comme autant de pépinières d'où ces jeunes arbres seront transplantés les uns dans un lieu , les autres dans un autre pour servir aux besoins , à l'utilité , à l'ornement , à la gloire de l'Etat.

Mettez-vous donc enfin dans l'esprit, peres

& meres, que vous répondrez devant Dieu de tout le mal que ferons vos enfans, soit dans l'Eglise, soit dans l'épée, ou dans la robe, soit dans le cloître ou dans le monde, & dans quelque condition qu'ils soient placés, quelque métier qu'ils fassent, quelque profession qu'ils exercent, vous serez responsables devant Dieu non-seulement du mal qu'ils feront positivement, mais encore du bien qu'ils devroient faire & qu'ils ne feront pas, s'il est vrai comme on ne peut pas en douter, que cela vienne en tout ou en partie de la mauvaise éducation que vous leur aurez donnée. Et c'est là d'abord une des raisons pour lesquelles je dis qu'il est de votre intérêt de les bien élever indépendamment de leur avantage personnel, & de ce que le public a droit d'attendre, même d'exiger de vous sur un article de cette importance.

*L'enfant sage, dit l'Esprit Saint, est la gloire de son Père, l'enfant insensé fait la douleur de sa mère.* Quelle consolation! quelle douceur! d'avoir des enfans qui se portent au bien, qui sont aimés & estimés dans le monde! Vous le sçavez, mes Freres & vous le sentez beaucoup mieux que je ne puis vous l'exprimer. Les louanges qu'on donne à vos enfans vous touchent autant & plus que celles qu'on vous donne à vous-mêmes. Un pere se plaît dans son fils, cela est naturel. Et pourquoi? Parce que la vertu

& le mérite du fils, sont censés être l'ouvrage de son pere, le fruit de la bonne éducation qu'il en a reçue.

Un enfant se glorifie d'avoir un pere vertueux : cela est naturel encore ; mais il ne peut pas se glorifier du mérite de ce pere comme d'un bien qui lui appartienne. Mon pere est un honnête homme, il jouit d'une réputation sans tache ; il a l'estime & l'amitié de tous les gens de bien : cela est consolant ; remerciez-en la Providence ; mais sa vertu, son mérite, sa réputation ne sont point à vous, & dans le fond vous n'y êtes pour rien : c'est par la même raison que l'on plaint & qu'on ne blâme point les enfans, parce qu'ils auront le malheur d'avoir un pere qui se deshonore. Les fautes sont personnelles, dit-on ; cela est juste.

Mais il n'en est pas de même des vertus ou des vices du fils par rapport au pere. Ce jeune homme, cet honnête homme, dont tout le monde fait l'éloge ; est mon fils ; c'est moi qui l'ai élevé ; c'est moi qui lui ai inspiré dès son bas âge, ces sentimens qui lui font aujourd'hui tant d'honneur ; c'est moi qui jettai dans son ame, les premières semences de la vertu & de toutes ces qualités qui le rendent si estimable. Sa modestie, sa douceur, sa générosité, son application au travail, la pureté de ses mœurs, la régularité de sa conduite, la réputation dont il jouit, tout cela est mon

ouvrage ; tout cela m'appartient , c'est le fruit de mes soins & des peines que je me suis données pour son éducation. Ah ! mes Freres , si nous regardons avec des yeux de complaisance un arbre que nous avons planté ou greffé de notre propre main , qui a crû sous nos yeux & par nos soins ; si nous cueillons , si nous mangeons de ces fruits avec une satisfaction particuliere , quelle doit être la consolation & la joie d'un pere , quand il voit & goûte pour ainsi dire dans la vertu de ses enfans les fruits de la bonne éducation qu'il leur a donnée ?

Quelle douleur , au contraire ! quelle amertume ! lorsqu'un enfant se deshonne & se fait une mauvaise réputation ! Toutes les fois que son pere entend prononcer son nom , ses entrailles sont émues de frayeur , dit le S. Esprit ; le cœur lui bat , il tremble qu'on ne lui annonce quelque fâcheuse nouvelle. Mon fils est vain & présomptueux , on l'aura humilié. C'est un brutal , il se sera fait quelque mauvaise affaire. C'est un joueur , il aura perdu à se ruiner. C'est un prodigue , les créanciers auront fait saisir son bien. C'est un libertin , il aura donné au public quelque scène scandaleuse. C'est un ivrogne , il se sera battu au cabaret. Il manque de probité , l'on aura découvert quelque friponnerie. Que fais-je enfin ? Le pere d'un mauvais sujet a toujours quelque malheur à craindre , il est continuellement ex-

posé à de nouveaux chagrins ; chagrins d'autant plus cuisans qu'il est en partie la cause des écarts qui l'affligent , & que les fautes de ses enfans , quand il n'a point assez veillé à leur éducation , sont véritablement les siennes.

Ce mauvais sujet est mon enfant , les vices qu'on lui reproche sont mon ouvrage. Si j'avois étudié son caractère ; si j'avois réprimé cette méchante inclination ; si j'avois regardé de plus près à ses défauts & à sa conduite ; si par une tendresse mal entendue , je n'avois pas dissimulé telle & telle chose dont je m'étois apperçu ; si j'avois été plus délicat dans le choix & sur les mœurs des maîtres à qui je le confiois ; si je ne leur avois pas donné une confiance aveugle , je n'aurois pas aujourd'hui la douleur de voir toutes ces sottises qui me navrent le cœur & me deshonnorent.

Mes chers Paroissiens , encore une réflexion qui m'échappoit : vous vous plaignez presque tous que vos enfans n'ont ni tendresse , ni respect pour vous dans votre vieillesse ; que vos infirmités , votre personne même leur sont à charge ; qu'ils vous le font entendre , vous le font encore mieux sentir ; & ce qui est le comble de l'horreur , ils vous reprochent ouvertement l'inutilité d'une vie caduque & languissante. Cela est dur , ah ! que cela est dur ; & qu'il y a de cruauté dans une pareille conduite ! Mais à

qui la faute ? N'en accusez que vous-mêmes. Si dès le berceau vous leur aviez inspiré d'autres sentimens ; si dès le berceau vous leur aviez donné d'autres exemples ; s'ils n'avoient pas été mille fois témoins du peu de respect que vous aviez pour leur grand-pere & leur grand'mere, les choses n'iroient point ainsi. C'est vous qui avez fait le mal, il est juste que vous en portiez la peine ; & Dieu veuille qu'en souffrant avec patience un chagrin aussi cuisant, mais si justement mérité, vous puissiez expier les péchés qui en sont la cause ! Dieu veuille que vous ne trouviez pas un jour ces mêmes enfans dans les enfers, pour vous y maudire éternellement les uns les autres !

Et vous, mes Freres, dont les enfans sont encore en bas âge, veillez sur eux avec la plus grande attention ; appliquez-vous par dessus tout à cultiver ces jeunes plantes, non-seulement pour leur avantage personnel & le bien public, mais aussi pour éviter les chagrins qu'ils vous donneroient dans la suite si vous les éleviez mal ; & pour vous préparer toute sorte de satisfaction, en leur donnant une éducation telle, qu'ils n'aient rien à vous reprocher sur cet article, & qu'ils vous donnent au contraire mille bénédictions, lorsqu'ils recueilleront le fruit de vos soins, & qu'ils seront en âge de sentir toute l'importance du service que vous leur aurez rendu. Comment donc faire,

& en quoi consiste la bonne éducation dont il s'agit ? Je ne vous dirai là-dessus qu'une très-petite partie de ce qu'il y auroit à dire : le tems ne me le permet pas. Je suis obligé de me borner à quelques réflexions communes & familières : Dieu vous fasse la grace d'en profiter.

### S E C O N D E R É F L E X I O N .

APPRENDRE de bonne heure aux enfans ce qu'ils doivent à Dieu, ce qu'ils doivent au prochain, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes ; les accoutumer dès leur plus tendre jeunesse à pratiquer ce que la loi de Dieu nous commande, ce que la charité nous prescrit, ce que la conscience nous dicte. Ces trois points embrassent & renferment tout ce que l'on peut dire sur l'éducation. Tout ce qui ne contribue pas à nous rendre agréables à Dieu, utiles au prochain, & vraiment heureux nous-mêmes, ne doit être compté pour rien ou pour peu de chose. Tout homme à qui l'on a fortement inspiré la crainte de Dieu dès son enfance, que l'on a accoutumé au travail dès sa jeunesse, & que l'on a mis à même de remplir fidelement tous ses devoirs ; celui-là, quel qu'il soit, a été bien élevé. Tout homme au contraire à qui l'on n'a point inspiré la crainte de Dieu, que l'on n'a point accoutumé au travail, & à qui l'on n'a point appris à se rendre utile à la société, celui-là

peut dire: l'on ne m'a pas élevé comme il falloit. D'où il s'ensuit d'abord que pour donner une bonne éducation à ses enfans, il n'est pas nécessaire d'avoir de grands biens. Un pauvre payfan qui n'a que ses bras pour vivre, peut donner à ses enfans une éducation excellente; & ceux d'un grand Seigneur ou d'un homme riche, peuvent recevoir, & reçoivent souvent en effet, une éducation détestable.

Bien des gens ont aujourd'hui là-dessus une façon de penser bien légère & bien peu réfléchie, négligeant le point essentiel qui consiste à former le cœur & les mœurs de la jeunesse, pour les occuper à des miseres, à des inutilités, à des fadaïses qui absorbent la meilleure partie de leur tems. J'appelle miseres & inutilités tout ce qui ne rend pas un homme meilleur en soi, & plus utile au vrai bien de la société. Les personnes du peuple, même à la campagne & dans les villages, donnent dans le même travers, & s'imaginent que l'éducation consiste à savoir bien lire, bien écrire, parler, marcher, se présenter d'une certaine façon, & connoître beaucoup de choses. Les laboureurs, les artisans un peu aisés, veulent, disent-ils, donner de l'éducation à leurs enfans, & les envoyer au collège: le plus bas peuple veut qu'ils aillent à l'école, & ils se sont mis dans l'esprit que leurs enfans, quand ils sauront

balbutier dans un livre , & griffonner leur nom sur du papier ou sur les mutailles de leur chaumière , en vaudront mieux que s'ils ne savoient rien de tout cela.

Les petites écoles de la campagne se trouvent supprimées dans toutes les Paroisses où la communauté n'a pas un revenu suffisant pour entretenir un maître , parce qu'il n'est plus permis de faire des impositions pour cet objet. S'il y a des gens qui aient murmuré de cette réforme , tant pis. Ce n'est point à nous à examiner , encore moins à critiquer la conduite de nos supérieurs , & de ceux que la Providence a établis pour nous gouverner. Ils ont des lumières supérieures aux nôtres , & nous devons penser qu'ils cherchent toujours notre plus grand bien. Ce qui peut avoir été bon dans un tems , peut cesser de l'être dans un autre. Les hommes abusent enfin de tout ; & lorsque la chose dont on abuse n'est point essentielle , lorsqu'au lieu de produire le bon effet pour lequel on l'avoit établie , elle produit un effet contraire , ou qu'elle donne occasion à un grand mal , il faut la supprimer sans miséricorde. Est-ce que les écoles dont il s'agit faisoient du mal ? Avant de répondre à cette question , je vous prie , mes chers Paroissiens , de me dire quel bien elles vous ont fait ? Après quoi je vous ferai remarquer le mal qu'elles ont pu vous faire.

Vos enfans ont été à l'école, ils ont appris à lire & à écrire. Voilà qui est bien; mais quel usage font-ils de cette *lecture*, de cette *écriture*? Quel avantage en retiennent-ils? En labourent-ils mieux la terre? Manient-ils la bêche & la charrue avec plus d'adresse? Sont-ils plus habiles & mieux achalandés dans leur métier? Sont-ils plus forts, plus vigilans, plus laborieux? Les terres du paysan qui lit dans ses Heures, qui chante au lutrin, qui signe sur nos régistres, sont-elles mieux cultivées & plus fertiles?

Mais ceux d'entre vous qui ont été à l'école, fréquentent-ils moins les cabarets? Passent-ils moins les Dimanches & les Fêtes au jeu, au libertinage? Ceux qui ont été à l'école, respectent-ils davantage la vieillesse de leurs peres & meres? Sont-ils plus doux, plus paisibles dans l'intérieur de leur famille? Valent-ils mieux du côté des mœurs? Ont-ils moins de malice, plus de simplicité, plus de bonne foi? Sont-ils plus modestes, plus humbles, plus soumis, plus dociles aux avis & aux instructions de leurs Pasteurs? Sont-ils plus assidus aux offices? Approchent-ils plus souvent des sacremens? Sont-ils, en un mot, plus vertueux & plus chrétiens? Voilà ce que je demande: parcourez la Paroisse & les Paroisses voisines; voyez, examinez, comptez avant de répondre; & en attendant, faites-

moi la grace de m'entendre. J'ai vu moi-même, il y a long-tems, j'ai examiné, j'ai compté; ne vous offendez pas de ce que je vais vous dire.

Il y a dans ma Paroisse du bien & du mal comme dans toutes les autres. Il y a des vices & des vertus : il y a de bonnes mœurs, il y en a de mauvaises. Il y a des esprits hautains & revêches; il y en a qui sont remplis de douceur, de modestie & de docilité. Il y a des esprits tranquilles, ennemis du bruit, des querelles, des procès. Il y a des esprits inquiets, turbulens, chicaneurs, tracassiers, ennemis de la paix & de la charité chrétienne. Il y en a qui écoutent avec simplicité la parole de Dieu, qui croient sans raisonner tout ce que la foi nous enseigne; il y en a d'autres qui s'avisent de raisonner sur le pourquoi & le comment, qui sont les docteurs, qui s'imaginent en savoir autant que leur Curé, parce qu'ils ont chez eux une vieille Bible & *la grande Vie des Saints*, dans quoi ils lisent ou croient lire. Il y en a qui ont conservé jusqu'à leurs mariages des mœurs pures & innocentes, sachant à peine ce que c'est que l'impureté : il y en a d'autres qui ont été corrompus dès leur plus tendre jeunesse, qui étoient plus instruits sur cette matiere, & avoient plus de malice à quatorze ans que d'autres à trente. Enfin, il y des hommes laborieux, qui du matin au soir & d'un bout de l'année à

l'autre , sont appliqués à leur travail & aux affaires de leur ménage; il y en a au contraire qui ont les bras croisés la plûpart du tems , qui se font remarquer par leur fainéantise & leur lâcheté.

Or , après avoir examiné les choses de près , je trouve , & mes Confreres trouvent aussi , que la plus grande partie de ce que nous avons de moins chrétien dans nos Paroisses , est compris dans le nombre de ceux qui ont été aux écoles ; & que tout ce qu'il y a de plus simple , de plus innocent , de plus chrétien ne fait ni lire , ni écrire. Sont-ce donc les écoles qui font le mal ? Je ne le dis point : mais je dis , & prenez-y bien garde.

Premierement : les enfans qui vont à l'école , s'accoutument à ne rien faire. Depuis l'âge de six ou sept ans jusqu'à quatorze ou quinze , ils passent une partie du tems à courir , à jouer , & contractent ainsi la malheureuse & détestable habitude d'une vie lâche & désœuvrée. Si vous saviez les occuper dans votre ménage à des ouvrages proportionnés à leur force; s'ils vous suivoient aux champs ou restoient dans votre boutique ; s'ils étoient du matin au soir les compagnons ou les témoins de votre travail , ils deviendroient nécessairement laborieux , vigilans , actifs , ce qui est un des points les plus importans de la bonne éducation.

Secôndement : les enfans ainſi attroupés dans une école ſe gâtent les uns les autres : il n'en faut qu'un pour en gâter trente. Les livres dont ils ſe ſervent , leur donnent ſouvent occaſion de penſer , de ſe queſtionner , de s'inſtruire ſur des choſes qu'ils ne devroient jamais ſavoir , ou ne connoître qu'à vingt-cinq ans. Un maître de village , tel habile qu'il peut être , ne peut pas répondre des mœurs : outre qu'il en eſt très-peu qui aient le talent de les former ; ils ne s'y croient point obligés , ils n'ont point aſſez de zèle pour y veiller ; & quand même ils le voudroient , ils ne le pourroient pas. Si vos enfans étoient continuellement ſous vos yeux ; ſi vous aviez ſoin qu'ils ne fuſſent jamais livrés à eux-mêmes , & ne fréquentâſſent que bonne compagnie , vous conſerveriez leur innocence ; au lieu qu'ils la perdent , ou apprennent à la perdre dans vos écoles.

Troifiément : le peu qu'ils ſavent en ſortant de-là , ne ſert qu'à les enorgueillir , en leur faiſant imaginer qu'ils valent mieux que les autres. Ils ſont enſuite remplis de préſomption ; ils parlent de ce qu'ils n'entendent pas ; ils croient avoir des lumières qu'ils n'ont pas , & ne ſuivent que leur tête dans mille occaſions où ils devroient demander conſeil. De-là , les fauſſes démarches , le ton impérieux , l'opiniâtreté , l'eſprit de chicane : quand ils peuvent venir

nir à bout de lire quelque pièce de procédure , où ils ne comprennent rien , ils pensent être aussi habiles que l'Avocat ou le Procureur qui l'a dressée. Ce sont des aveugles qui voient un peu , tant soit peu , si peu que rien , & qui veulent marcher sans guide. Ils prennent des arbres pour des hommes , une rivière pour un grand chemin , du jauné pour du rouge ; ne vaudroit-il pas infiniment mieux pour eux qu'ils ne vissent rien du tout ?

Ajoutez à cela que les colporteurs répandent dans les campagnes , aussi - bien que dans les villes , je ne fais combien de inférables brochures également propres à corrompre la pureté des mœurs , & la simplicité de la foi. Les personnes du bas peuple n'ayant point assez de lumieres pour connoître le venin , le boivent , se gâtent , s'empoisonnent , & se moquent ensuite des prônes de leur Curé.

Mais , les enfans qui ont appris à lire & à écrire , qui se sont un peu *dégrossis* à l'école peuvent ensuite quitter leur village , aller dans les bonnes villes , où ils font quelquefois fortune : vous l'avez dit , & voilà précisément ce qu'il ne faut pas. C'est un désordre contre lequel on ne sauroit prendre trop de précautions. Les villes se remplissent d'une foule de gens inutiles ou pernicious. Les campagnes se dépeuplent , les terres demeurent en friche faute de cul-

riateurs, ou ne sont pas travaillées comme elles pourroient l'être. Cela fait trembler & crie vengeance.

Mais les enfans qui vont à l'école, y apprennent leur religion : raison pitoyable. C'est vous qui devez leur apprendre ce qu'ils doivent croire, ce qu'ils doivent faire, & leur apprendre surtout à le pratiquer dès leur bas âge. Nous faisons le catéchisme, les Dimanches & les Fêtes & dans d'autres tems; il ne tient qu'à vous d'y assister & d'instruire vos enfans, comme nous les instruisons, & comme nous vous instruisons vous-mêmes. Vous êtes leur premier maître, & leur Pasteur né. Il n'est pas nécessaire pour se sauver d'être si savant dans la religion; il faut la pratiquer, & c'est en la pratiquant que l'on s'instruit.

Nous trouvons quelquefois dans le bas peuple des aines à qui l'innocence, la droiture du cœur, la vraie piété tiennent lieu de maître. Elles ont en fait de morale des sentimens qui nous étonnent. Demandez-leur ce que c'est que l'orgueil, ou tel autre vice qu'il vous plaira, ce que c'est que telle & telle vertu? Cette ame simple ne saura pas vous répondre. Mais elle pratique toutes les vertus, l'ombre du péché l'effraie, le seul nom du vice lui fait horreur. Il y a plus : elle a des manières & un ton si honnête, une gaieté si sage, une humeur si égale, qu'on ne peut la voir sans la respecter. Ou

a-t-elle appris cette douceur, cette modestie, cette politesse qui sont des qualités à quoi l'on distingue les personnes bien élevées ? dans les livres ? elle ne fait pas lire. Par l'usage du monde ? Elle ne connoît que son village. Par la fréquentation de gens *éduqués* ; elle ne voit que des personnes de sa sorte. Où sont les maîtres qui lui ont enseigné à régler ses pensées, à modérer ses desirs, à peser ses paroles, à se conduire avec tant de sagesse, à souffrir avec tant de patience, à pardonner avec tant de générosité ? La prudence, la générosité, la douceur, l'affabilité sont des mots qu'elle n'entend pas, ou qu'elle n'entend gueres. Nous autres Théologiens, gens éclairés, gens studieux, avons des bibliothèques & feuilletons *force livres*, nous définissons tout, nous expliquons tout, nous raisonnons sur tout. Cette bonne ame ne fait rien définir, rien expliquer ; elle *n'argumente* sur rien, & pratique tout. Nous avons la clef de la science & restons dehors : elle sans étude, sans livres, entre & pénètre jusques dans l'intérieur du sanctuaire. *Quoniam non cognovi litteraturam introibo in potentias Domini.*

Je me trompe : le chrétien dont nous parlons a des livres, & il fait lire. Ah ! les beaux livres ! c'est-là que doivent s'instruire les grands & les petits, les savans comme les ignorans : & quels sont ces livres ? Le

ciel & la terre , voilà le premier. La croix ; la croix de Jesus-Christ , voilà le second. La conscience , voilà le troisiéme : quiconque fait lire dans ces trois livres , ne peut que devenir savant & sage. Quiconque ne fait pas y lire , n'est qu'un ignorant & un fol. Apprenez donc à vos enfans, mes chers Paroissiens , à lire dans ces trois grands livres , & vous leur donnerez par ce moyen une excellente éducation.

Mon fils , regardez le ciel : voyez ces beaux astres qui se couchent & se levent avec tant de régularité ; qui est-ce qui les a formés ? Qui est-ce qui les conserve ? Qui est-ce qui les fait mouvoir & rouler au-dessus de notre tête ? Ah qu'il est grand ! qu'il est puissant ! qu'il est aimable le Créateur de toutes ces choses ! Adorez-le , mon cher Enfant ; élevez votre esprit & vos mains vers ce beau ciel , qui est la maison de votre pere. C'est-là que vous monterez un jour , si vous êtes sage , si vous êtes honnête homme & vraiment chrétien.

C'est delà que nous vient , comme vous voyez , la lumiere qui nous éclaire , la pluie qui arrose nos champs , la rosée qui fait éclore nos fleurs , les chaleurs qui mûrissent nos fruits. Quel sujet d'instruction pour un enfant ! les fleurs qu'il cueille , les fruits dont il se nourrit , les animaux qui lui servent , qui l'amuse ou qui l'effraient ; combien de réflexions , que de leçons à lui faire

sur tout cela ? Sur la Providence de Dieu , sur sa justice , sur sa puissance , sur sa bonté , sur tous ces divins attributs ? Mais ils voient tout cela sans le voir ; à qui la faute ? Qu'est-ce qui vous empêche de le leur faire remarquer , de les accoutumer peu à peu à réfléchir , à raisonner sur ce qu'ils ont journellement sous la main & devant les yeux ?

Allons , mon cher Enfant , allons au travail ; c'est Dieu qui nous le commande. Il veut que nous mangions notre pain à la sueur de notre visage. Notre campagne est belle , nous aurons une belle récolte : c'est Dieu qui a béni nos travaux ; sans lui nous aurions beau travailler , nous ne ferions rien. Entendez-vous cet oiseau qui chante : c'est Dieu qui l'a fait pour notre plaisir. Il bénit son Créateur à sa manière , & il nous enseigne à le bénir nous-mêmes dans tous le tems. Pour faire ces réflexions & beaucoup d'autres semblables , certainement il ne faut pas des livres.

Mais il est besoin de livres pour apprendre à vos enfans l'humilité , la douceur , la patience , la modestie , la charité , la bienfaisance , la générosité , le pardon des injures , l'amour des ennemis ? Prenez un crucifix à la main , montrez-le à votre fils ou à votre fille. Répondez aux questions qu'ils vous feront , répétez souvent la même chose ; accoutumez-les à lire dans ce livre , & vous verrez qu'il n'y a pas de maî-

tre qui vaille celui-là. Votre Sauveur est mort , & pourquoi ? Qui est-ce qui l'a fait mourir ainsi ? Les pécheurs : c'est-à-dire les orgueilleux , les envieux , les vindicatifs , les usuriers , les avarés , les voleurs , les médifans , les menteurs , les hypocrites : & toutes les fois , mon cher Enfant , que nous commettons quelque péché , nous renouvelons les souffrances de Jésus-Christ. Faites-donc toujours ce qu'il vous commande , évitez ce qu'il vous défend , aimez-le de tout votre cœur ; cela est bien juste , puisqu'il est si aimable , puisqu'il nous fait tant de bien , & qu'il nous a aimés lui-même jusqu'à donner sa vie pour nous. Il vous voit , mon Ami , il vous entend , car il est partout ; & toutes les fois que vous ferez , que vous direz , que vous penserez quelque chose de mal , vous ne pourrez vous cacher de lui , & vous sentirez en vous-même quelque chose qui vous dira : cela n'est pas bien. La conscience , mon Enfant , la conscience , voilà un troisième livre ; apprenez à y lire & à y suivre ce qu'il vous dit.

Or , il vous dit de ne point faire à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit à vous-même. Seriez-vous bien aise qu'on parlât mal de vous ? Non : il faut donc ne jamais dire du mal de personne. Seriez-vous bien aise que l'on découvrit , que l'on publiât vos défauts ? Non : il faut

donc ne jamais publier, ni découvrir les défauts des autres. Ne seriez-vous pas fâché qu'on volât vos fruits ? Sans doute : Eh bien ! mon Enfant, il faut donc ne jamais toucher, ni aux fruits, ni à quoi que ce soit de ce qui ne vous appartient pas. Voilà ce que dit la conscience ; voilà qui s'étend & peut s'appliquer à tout, quand il s'agit du prochain : la conscience, l'univers, la croix. L'univers, la croix, la conscience ; croyez-moi, mes chers Paroissiens, vos enfans n'ont pas besoin d'autres livres. Avec ceux-là, ils apprendront parfaitement tout ce qu'ils doivent savoir dans la condition où la Providence les a fait naître. Ils y apprendront à se conduire sagement en toutes choses, à remplir exactement & selon Dieu les devoirs de leur état, à souffrir avec patience & en vue de Jésus-Christ, les peines de cette vie. Ils y apprendront à vous respecter, à vous chérir, à vous être soumis, à être le soutien & la consolation de votre vieillesse. Ils y apprendront à travailler beaucoup, à parler peu, à vivre tranquilles & à mourir en paix. Eh ! que leur faut-il davantage ?

Pensez-vous que pour avoir été à l'école ils en feront mieux leurs affaires ? J'ai déjà dit qu'ils les feront peut-être plus mal. La prudence que donne la crainte de Dieu, est infiniment plus sûre que les petites lumières qu'ils pourroient acquérir dans vos éco-

les ; lumieres , comme je l'observois tout à l'heure , plus dangereuses , plus nuisibles que profitables. D'où je conclus enfin , mes chers Paroissiens , que les livres ne doivent entrer pour rien dans l'éducation de vos enfans ; que cette éducation doit se réduire à leur inspirer la crainte de Dieu , l'amour du travail , & une grande horreur pour tout ce qui blesse la conscience. Laissez donc les écoles , les collèges , les livres , les sciences aux enfans destinés à des emplois , dont on ne sauroit remplir les obligations sans avoir fait des études.

Et vous , Messieurs , que la Providence a placés dans une condition plus relevée : mettez-vous bien dans l'esprit que la base d'une bonne éducation , consiste dans ce que nous avons dit aux personnes du peuple. Il faut à vos enfans d'autres lumieres & d'autres connoissances ; mais ils doivent avoir les mêmes principes de vertu & de religion. Du côté de l'esprit , l'éducation doit être différente dans les états différens ; mais pour ce qui regarde le cœur , elle doit être la même dans tous les hommes , parce que la vertu , la religion , la piété , doivent être communes à tous , & regardées comme le seul fondement solide de la vraiment bonne éducation.

Un homme qui se trouve placé dans un poste où il faut des lumieres qu'il n'a pas,

s'il est rempli de cette probité sûre qu'inspire le christianisme, travaillera de toutes ses forces pour acquérir ce qui lui manque, ou il quittera sa place. Il aura recours à des personnes sages qui seront comme ses yeux & ses bras, & le public ne souffrira point. Mais si cet homme n'a pas la crainte de Dieu, il préférera vraisemblablement son intérêt personnel au bien public, il négligera ses devoirs, il n'aura que des vues basses, il perdra la confiance des gens de bien. Si d'un côté il fait quelque chose de bon, il le gâtera souvent d'un autre; & après tout, quand il auroit des lumières suffisantes, & que le public ne souffriroit en rien, il se perdra lui-même par son ambition, sa vanité, son avarice, & tous les travers dans lesquels donne ordinairement celui dont la sagesse n'ayant pas pour principe la crainte de Dieu, n'est qu'une fausse sagesse, une prudence purement charnelle qui peut être utile aux autres, mais qui nous rend toujours inutiles à nous-mêmes.

Or, cette crainte de Dieu, & par conséquent la vraie sagesse n'entrent pour rien, Messieurs, ou pour peu de chose, dans l'éducation que vous donnez à vos enfans. Qu'on interroge les maîtres sur lesquels vous croyez pouvoir vous décharger entièrement d'une fonction que vous devriez peut-être exercer personnellement : je dis,

K v

peut-être , parce que je ne veux point de tout examiner si les raisons que vous allé-  
guez pour vous dispenser d'élever vous-  
mêmes vos enfans , ne sont pas quelque-  
fois aussi minces que les raisons par les-  
quelles leurs meres se dispensent de les  
nourrir. Si les gouverneurs , ainsi que les  
nourrices , ne devoient pas au moins être  
sous vos yeux , & surveillés immédiate-  
ment par vous ; si la raison & la nature in-  
dépendamment de la religion , ne se ré-  
crient point contre l'usage qui a prévalu ,  
& suivant lequel , après avoir mis des en-  
fans au monde , on abandonne pour ainsi  
dire leur corps & leur ame entre des mains  
étrangeres : je n'examine point tout cela ,  
non plus que les qualités des maîtres à qui  
on les confie : que ne pourroit-on pas dire  
sur ce dernier article ? Combien de ré-  
flexions à faire ! ou plutôt , que de larmes  
à répandre !

Mais je dis : interrogeons quelqu'un de  
ces maîtres , & demandons-lui ce que le  
pere & la mere lui ont le plus expressément  
& le plus fortement recommandé. Je veux  
que mon fils fasse de bonnes études , qu'il  
apprenne ceci & cela , qu'on l'éleve de telle  
& de telle maniere : fort bien. Et la crainte  
de Dieu ? Et les sentimens de religion ? Et  
l'amour de la vertu ? Cela va sans dire : oui  
sans doute : aussi n'en parle-t-on pas , la  
plûpart du tems ; & la plûpart du tems

aussi, Monsieur le gouverneur agit-il parfaitement en conséquence, par la raison quelquefois, qu'on ne donne point aux autres ce dont on manque soi-même.

Je ne veux point que mon fils soit un dévot : vous avez raison, si par un dévot vous entendez un hypocrite, un homme singulier, un faiseur de mommeries & de grimaces. Mais si par un dévot vous entendez un homme qui a la crainte de Dieu, un chrétien qui aime sa religion, & qui en pratique les devoirs avec droiture & simplicité ; qui remplit ceux de son état, non par ambition, par avarice, ou par vanité, mais par un principe de conscience : si par un dévot vous entendez un homme qui pense, parle & agit conformément aux maximes de l'Évangile, qui assiste souvent à la messe, qui fréquente les sacremens, qui observe le jeûne du carême & les autres : c'est-à-dire un homme qui croit en Dieu, en Jésus-Christ, à l'Église, & ne rougit pas de vivre en conséquence : si c'est-là ce que vous entendez, quand vous dites, je ne me soucie point que mon fils soit un dévot, vous ne savez donc, Monsieur, (je vous demande pardon si je m'exprime de la sorte) vous ne savez donc ni ce que vous voulez, ni ce que vous dites. Car :

Vous voulez que vos enfans se distinguent dans l'état où ils seront placés ; or,

K vj

s'ils sont imbus dès leur plus tendre jeunesse de sentimens chrétiens ; s'ils ont la vraie piété en partage , ils se feront nécessairement honneur , & vous feront honneur à vous-même , par leur application , par leur exactitude , par une conduite régulière dans quelque état que vous les placiez. Parce que la vraie piété a cela de propre , qu'elle rend tous les hommes tels qu'ils doivent être dans leur état.

Elle est dans un militaire le principe de son courage , de sa valeur & de son intrépidité : dans un homme de robe , le principe de sa droiture & de son intégrité ; dans un commerçant , le principe de sa bonne foi , la voie la plus sûre , sinon de s'enrichir précipitamment , au moins de se faire une réputation de probité qui gagne la confiance publique & donne un crédit solide : dans tous les états , en un mot , elle est le principe invariable des qualités & des vertus propres à chacun ; elle est dans tous les chrétiens le seul fondement sur lequel on puisse solidement établir toutes les vertus : celles qui n'ont pas la crainte de Dieu pour principe , ne sont qu'un édifice bâti sur le sable ; & quand même il seroit vrai de dire que sans la crainte de Dieu , il peut y avoir des vertus morales sur quoi l'on puisse compter , au moins sera-t-on forcé de convenir que la crainte de Dieu les rend encore plus solides. Quand même

le chrétien sans piété pourroit être réellement & dans le fond un honnête homme, ce que je suis bien éloigné de penser, toujours est-il vrai que la piété ne peut que le rendre encore plus solidement & plus parfaitement honnête homme; d'où il faut conclure, & la conséquence est naturelle, que la voie la plus abrégée comme la plus sûre de former un bon citoyen, un vrai honnête homme, c'est de le former à la piété dès l'enfance & d'en faire un parfait chrétien.

Maîtres de musique, maîtres à danser, maîtres en fait d'armes, que fais-je? Nous sommes honteux de prononcer dans un lieu si respectable & si saint, le nom de tant de colifichets, de tant de misères. Tel est notre siècle, telles sont nos mœurs. On fait entrer tout cela dans le plan de l'éducation; à la bonne heure: mais les maîtres de la vertu, les maîtres des bonnes mœurs, les maîtres en fait de religion & de piété... Pauvres enfans, que vous êtes à plaindre! On vous fait instruire avec des soins infinis & à grands frais de mille choses, qui bien loin de contribuer à votre perfection, deviennent presque toujours l'occasion ou l'instrument de votre perte; pendant qu'on néglige presque totalement la seule chose qui pourroit prévenir la corruption de votre cœur, & vous rendre vraiment aimables devant Dieu & devant les hommes. On dépense beaucoup

de tems & beaucoup d'argent , pour orner votre esprit , pour maniérer votre corps ; & l'on abandonne au hazard le germe des vertus & des vices , qui est caché au fond de vos cœurs , ou plutôt on étouffe les premières semences de justice que le Créateur a répandues dans nos ames ; & l'on aide , l'on favorise de mille manieres le penchant au mal , que nous apportons du sein de nos meres. Vous ne voyez , vous n'entendez presque rien qui ne soit propre à fomenter , à fortifier les passions naissantes ; & si l'on vous parle quelquefois de la vertu , vos peres ou vos maîtres perdent ordinairement le fruit de leurs leçons par les mauvais exemples qu'ils vous donnent.

Ah ! mes Freres , qu'ai-je dit ? les mauvais exemples. C'est la matiere d'une longue suite de réflexions toutes plus tristes & plus ameres les unes que les autres. Peres & meres , vous êtes presque toujours à cet égard les bourreaux de vos enfans. N'avez-vous jamais lu dans l'Évangile cette parole de Jésus-Christ ? quiconque scandalise un enfant mérite qu'on attache une meule de moulin à son col , & qu'on le précipite ainsi au fond de la mer ? A quel espèce de châtement doivent donc s'attendre les peres & meres qui sont un sujet de scandale à leurs propres enfans ! Je n'ai ni le courage , ni le tems aujourd'hui de vous en dire davantage sur cette article , & je finis par

une réflexion sur laquelle on ne sçauroit assez insister.

Voulez-vous que vos enfans deviennent de bons sujets ? ne vous contentez pas de leur prêcher la vertu, ni même de leur en donner l'exemple. Faites-la leur pratiquer autant qu'il sera possible à leur âge ; afin qu'ils en contractent peu-à-peu l'heureuse habitude. Vous en ferez des hommes laborieux , si vous ne souffrez point qu'ils soient jamais sans rien faire ; des hommes sobres & modestes , si vous écarterez les habits trop précieux , les mets trop délicats , tout ce qui respire le faste , la mollesse , la sensualité ; des hommes doux & pacifiques , si vous les obligez à faire du bien à ceux qui les offensent ou leur déplaisent ; des hommes attentifs , exacts & rangés dans leurs affaires , si vous exigez qu'ils vous rendent compte de leurs petites dépenses. Voulez-vous qu'ils deviennent humains , compatissans , généreux & vraiment charitables ? Faites quelquefois passer par leurs mains vos aumônes & vos libéralités : qu'ils vous accompagnent chez les pauvres malades , & ceux qui sont dans l'affliction. Accoutumez-les à voir la misère du pauvre & surtout à la sentir. Faites-leur visiter un domestique , un mendiant qui sera malade chez vous , qu'ils le servent eux-mêmes , & que leurs jeunes & innocentes mains s'accoutument de bonne heure à soulager & à servir J.C. dans la personne des misérables.

Enfin, & pardessus-tout; faites-leur pratiquer suivant leur portée, toutes les œuvres de la piété chrétienne. Qu'ils ne passent point de jour sans lire & apprendre par cœur quelques endroits choisis de l'Évangile, des sentences de Salomon, & du Livre divin, si justement appelé l'Imitation de Jésus-Christ. Qu'ils fassent exactement leur prière le matin, à midi, le soir; avant de se mettre à table, & quand ils en sortent; avant de commencer leur travail, & quand ils le quittent. Ayez soin qu'ils vous accompagnent à l'Église; qu'ils s'y tiennent auprès de vous, & que votre maintien extérieur soit pour eux comme un livre, vivant où ils apprennent la manière dont ils doivent rendre à Dieu dans son saint Temple & ailleurs, le culte qui lui est dû. Et pour renfermer dans un seul mot la substance de tout ce que nous avons dit & de ce que nous pourrions dire encore: travaillez à former de vrais chrétiens, & vous aurez fait tout ce qu'il est possible de faire, soit pour le bien personnel de vos enfans, soit pour le bien commun de la société dont ils sont les membres, soit enfin pour votre propre intérêt & votre propre satisfaction; car c'est par ce moyen, & ce moyen seul, qu'après avoir fait votre joie & votre consolation dans ce monde, ils seront ensuite éternellement une portion précieuse de la couronne que vous devez leur préparer & attendre vous-même dans le ciel. Ainsi soit-il.